



Marcel PROUST, *Le côté de Guermantes*, 1920

Un matin, Saint-Loup m'avoua qu'il avait écrit à ma grand'mère pour lui donner de mes nouvelles et lui suggérer l'idée, puisqu'un service téléphonique fonctionnait entre Doncières et Paris, de causer avec moi. Bref, le même jour, elle devait me faire appeler à l'appareil et il me conseilla d'être vers quatre heures moins un quart à la poste. Le téléphone n'était pas encore à cette époque d'un usage aussi courant qu'aujourd'hui.

Et pourtant l'habitude met si peu de temps à dépouiller de leur mystère les forces sacrées avec
10 lesquelles nous sommes en contact que, n'ayant pas eu ma communication immédiatement, la
seule pensée que j'eus, ce fut que c'était bien long, bien incommode, et presque l'intention
d'adresser une plainte : comme nous tous maintenant, je ne trouvais pas assez rapide à mon gré,
dans ses brusques changements, l'admirable féerie à laquelle quelques instants suffisent pour
15 qu'apparaisse près de nous, invisible mais présent, l'être à qui nous voulions parler et qui,
restant à sa table, dans la ville qu'il habite (pour ma grand'mère c'était Paris), sous un ciel
différent du nôtre, par un temps qui n'est pas forcément le même, au milieu de circonstances et
de préoccupations que nous ignorons et que cet être va nous dire, se trouve tout à coup
20 transporté à ces centaines de lieues (lui et toute l'ambiance où il reste plongé) près de notre
oreille, au moment où notre caprice l'a ordonné. Et nous sommes comme le personnage du
conte à qui une magicienne, sur le souhait qu'il en exprime, fait apparaître dans une clarté
surnaturelle sa grand'mère ou sa fiancée en train de feuilleter un livre, de verser des larmes, de
cueillir des fleurs, tout près du spectateur et pourtant très loin, à l'endroit même où elle se trouve
réellement. Nous n'avons, pour que ce miracle s'accomplisse, qu'à approcher nos lèvres de la
25 planchette magique et à appeler - quelquefois un peu trop longtemps, je le veux bien - les
Vierges Vigilantes dont nous entendons chaque jour la voix sans jamais connaître le visage, et
qui sont nos Anges gardiens dans les ténèbres vertigineuses dont elles surveillent jalousement
les portes ; les Toutes-Puissantes par qui les absents surgissent à notre côté, sans qu'il soit
permis de les apercevoir ; les Danaïdes de l'invisible qui sans cessent vident, remplissent, se
transmettent les urnes des sons ; les ironiques Furies qui, au moment que nous murmurions une
30 confidence à une amie, avec l'espoir que personne ne nous entendait, nous crient cruellement :
« J'écoute » ; les servantes toujours irritées du Mystère, les ombrageuses prêtresses de
l'Invisible, les Demoiselles du téléphone !

Et aussitôt que notre appel a retenti, dans la nuit pleine d'apparitions sur laquelle nos oreilles
s'ouvrent seules, un bruit léger - un bruit abstrait - celui de la distance supprimée - et la voix de
35 l'être cher s'adresse à nous.

C'est lui, c'est sa voix qui nous parle, qui est là. Mais comme elle est loin ! Que de fois je n'ai
pu l'écouter sans angoisse, comme si devant cette impossibilité de voir, avant de longues heures
de voyage, celle dont la voix était si près de mon oreille, je sentais mieux ce qu'il y a de décevant
dans l'apparence du rapprochement le plus doux, et à quelle distance nous pouvons être des
40 personnes aimées au moment où il semble que nous n'aurions qu'à étendre la main pour les
retenir. Présence réelle que cette voix si proche - dans la séparation effective ! Mais anticipation
aussi d'une séparation éternelle ! Bien souvent, écoutant de la sorte, sans voir celle qui me
parlait de si loin, il m'a semblé que cette voix clamait des profondeurs d'où l'on ne remonte
pas, et j'ai connu l'anxiété qui allait m'êtreindre un jour, quand une voix reviendrait ainsi (seule,
45 et ne tenant plus à un corps que je ne devais jamais revoir) murmurer à mon oreille des paroles
que j'aurais voulu embrasser au passage sur des lèvres à jamais en poussière.